



Extraits : Chapitres 1 & 2

A. Prétot

# MISSION EURAMI



Éditions Kelach

Éditions Kelach

Direction éditoriale : Cécile Durant  
Relectures : Cécile Durant et Clémence Teixeira-Leveleux  
Corrections : Cécile Durant  
Couverture, illustration et maquette : Shin P.M.  
Maquette : Cécile Durant

© Éditions Kelach

Dépôt légal : septembre 2022

ISBN : 9782490647781

Les Lutins de Kelach  
La Peyrelle  
6, rue de Rivaillon  
16260 Chasseneuil-sur-Bonnieure

Collection Clairière des Mystères



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L.122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

**A. PRÉTOT**

# **MISSION EURAMI**

**KELACH ÉDITIONS**

## 2158 - 11 JANVIER - 08 HEURES 46

Jean Martin scruta les alentours d'un regard inquiet. La cour du lycée de Kepler, capitale des États Fédérés de Mars, n'offrait que peu d'endroits discrets. Entre les bâtiments de pierre ocre, aux larges fenêtres cubiques, et les allées de terre aplanie, aucun recoin ne lui permettait de s'isoler. Pas l'ombre d'un muret ou d'un préau, seulement une étendue caillouteuse délimitée par une palissade de croisillons métalliques. Le garçon soupira.

Campé près du portail d'entrée, il gardait un œil sur le flot d'adolescents se déversant dans l'enceinte, tout en cherchant ses meilleurs amis des yeux. L'établissement se situait au bout d'une impasse, dans laquelle les navettes scolaires et les rovers de parents se succédaient pour déposer les élèves. Sous le ciel jaunâtre martien, les panneaux solaires sur les toits réfléchissaient les rares rayons de soleil. Les bus comme les véhicules personnels faisaient voler la poussière de la route avec la brise matinale.

Personne ne le salua, et Jean évita tout contact visuel. Ses mains moites serraient un petit carré de papier artificiel blanc, tout froissé à force d'être plié et déplié.

Enfin – enfin ! –, deux têtes blondes sortirent de l'une des navettes blanches portant le drapeau des États Fédérés sur le flanc. Les cousins, Elvin et Edwige Mélac, se ressemblaient énormément : mêmes yeux bleus, même petite taille, même silhouette fluette. Ils étaient les confidents de Jean depuis son plus jeune âge. Pourtant, le garçon sentit soudain sa gorge s'assécher à l'idée de ce qu'il devait leur annoncer.

— Alors ? demanda son ami d'un ton exigeant. Qu'est-ce qui était si urgent pour que tu nous demandes de venir en avance ? Sur le talkie de ma mère, surtout ?

Elvin brandissait un appareil noir de la taille d'une main, se terminant par une antenne dépliable. Ce genre de matériel n'était attribué qu'aux conducteurs de navette, comme la mère de son ami. Jean avait dû s'introduire dans le bureau de son père et « emprunter » son ordinateur de travail pour envoyer le message.

— Tu n'as pas le droit de l'amener à l'école, le réprimanda Jean.

— Ma mère n'aime pas avoir ce genre de trucs électroniques sur elle, de toute manière.

Jean le savait, et cela l'avait poussé à privilégier un message écrit, plu-



tôt qu'un appel sur le téléphone familial où tout le monde pourrait entendre. Devant l'air conspirateur d'Elvin, il n'était plus aussi sûr d'avoir fait le bon choix. Il renonça toutefois à discuter de la moralité de voler du matériel professionnel et les entraîna vers le seul endroit un peu à l'écart du brouhaha ambiant : un banc placé plus loin, près de la clôture.

— Et donc, tu voulais nous dire...

Le garçon tenta d'ignorer les sourcils levés de son ami. Il fallait qu'il leur explique, et vite, avant le début des cours, mais les mots semblaient coincés à l'intérieur.

Edwige posa doucement une main sur son bras.

— Laisse-lui du temps.

La jeune fille fixait Jean de ses grands yeux bleus, enroulant une de ses mèches blondes autour de ses doigts. Les cousins affichaient la même moue impatiente sur leurs lèvres identiques.

Comme l'adolescent ne parlait toujours pas, le regard rivé sur ses chaussures, Elvin s'affala sur le siège de métal à proximité.

— Il va mettre des heures à cracher le morceau ! Allez, Jeannot, c'est quand même pas si terrible que ça de nous parler !

Jean leur tourna le dos, fixant le lycée pour éviter de voir leurs mines expectatives.

— On peut deviner ! proposa la jeune fille. Y a-t-il un rapport avec l'école ?

— Il a dit que c'était important, Ed, lui rappela son cousin.

Jean secoua la tête. Il n'avait effectivement pas dit grand-chose, à part l'urgence de la situation. Son estomac se contracta et il se retint de vomir au beau milieu du lycée.

— Ce sont tes parents ? essaya à son tour Elvin. Ils ont remarqué qu'on a joué sur l'ordinateur de ton père ?

Jean secoua de nouveau la tête. Ses parents n'avaient rien vu de tel et il espérait que cette incursion dans leur bureau, comme les autres, resterait secrète.

— Ton père a annulé votre voyage de cet été vers Valles Marineris ? C'est vrai que rater la visite de la plus grande faille du système solaire, ce serait quand même dommage !

Le lycéen leva les yeux au ciel.

— Ça n'a rien à voir. Cette fois, c'est vraiment grave !

— Il est arrivé quelque chose à un membre de ta famille ? s'inquiéta Edwige.

— Moins grave, maugréa Jean.

— Je laisse tomber, grogna Elvin.

Il pivota sur lui-même et s'allongea sur son siège.

— Quel est le degré de catastrophe sur une échelle de 1 à 10 ? demanda la jeune fille.

— Au moins 11 !

— Impossible, s’offusqua son ami. 11, c’est la destruction de la planète, minimum !

La sonnerie annonçant le début des cours choisit ce moment précis pour hurler de toute la puissance de son carillon. Les adolescents se hâtèrent d’entrer en cours pour ne pas s’attirer les foudres de leur irascible professeur d’Histoire, M. Chevron.

Jean s’installa à sa place favorite, au milieu de la salle, à côté d’Elvin. La table trembla quand il y jeta son sac de cours, chargé de cahiers en imitation papier.

Il aimait bien l’Histoire, sans y exceller pour autant. En fait, l’adjectif « moyen » le décrivait avec exactitude en classe comme à la maison. Il n’était pas petit, mais pas particulièrement grand non plus. Il avait des cheveux bruns comme la plupart des gens qu’il connaissait et des yeux marron assortis. Il aurait bien aimé avoir le bleu profond d’Edwige, sauf que, dans la vie, on n’a pas toujours ce que l’on veut.

Le professeur réclama le silence, faisant ainsi cesser les crissemments des chaises métalliques. Il se saisit d’une craie avant de monter sur l’estrade pour inscrire le sujet du jour sur le tableau noir. Jean se concentra sur le cours pour oublier ce qu’il tenait à la main. Ses espoirs de distraction furent immédiatement anéantis.

— Aujourd’hui, nous allons parler du CNA, annonça M. Chevron.

La classe chuchota d’impatience. D’habitude, Jean aurait été aussi enthousiaste que ses camarades. Pas aujourd’hui. Aujourd’hui, un petit carré de faux papier venait tout gâcher.

— Notre ville, Kepler, a l’immense privilège, en tant que capitale des États Fédérés, d’abriter le siège du Centre National d’Astronautique, ou encore CNA. Le Centre a été créé en 2081 au rachat de la SNAE – la Société Nationale de l’Aéronautique et de l’Espace – par Anton Jones, ancêtre de l’actuel directeur, Alexander Jones, dont vous avez tous entendu parler.

En effet, rares étaient les jours où Alexander Jones n’apparaissait pas dans l’actualité, que ce soit pour annoncer une nouvelle trouvaille du CNA ou pour participer à un évènement médiatique.

Dépit, Jean soupira et glissa le petit carré de papier sur la table d’Elvin à ses côtés. Il sentit son ami lui lancer un regard perplexe. Jean se contenta de fixer les longs cheveux blonds d’Edwige assise devant lui.

Elvin déplia délicatement la feuille, dissimulée derrière un bloc-notes. Il s’agissait d’une lettre. Jean en connaissait le contenu par cœur. Il la relut tout de même du coin de l’œil en même temps que son ami.

Jean MARTIN  
2, impasse Pierre de Fermat  
Kepler, États Fédérés

Le 10 janvier 2158

Monsieur,

Suite aux évènements survenus dans la matinée de ce 10 janvier 2158, nous vous attendons pour un entretien dans nos locaux du siège de Kepler, le 11 janvier 2158 à 17 heures.

En espérant hardiment votre présence,

Alexander Jones

Directeur du Centre National d'Astronautique

— Impossible ! s'écria Elvin, qui manqua de tomber de sa chaise.

Jean lui lança un regard réprobateur.

— Vous avez une question, M. Mélac ? aboya M. Chevron.

— Tout à fait. Pourquoi est-on obligé de vous entendre proférer des évidences alors que nous en apprendrions plus sur le CNA dans la presse que dans ce cours ?

Sans surprise, sa remarque lui valut deux heures de colle.

## **2158 - 11 JANVIER - 12 HEURES 04**

Elvin Mélac s'en plaignait encore trois heures plus tard quand le professeur les libéra pour la pause déjeuner.

— Ben, c'est vrai, quoi, maugréa-t-il. Tout le monde sait qu'Alexander Jones dirige le CNA et qu'il est le BigBoss de la conquête spatiale !

Toutefois, Elvin ne pouvait pas rester sérieux plus de quatre minutes d'affilée.

— Par contre, ce qu'on ne savait pas, c'est qu'il pouvait écrire personnellement à quelqu'un d'aussi insignifiant que toi.

— Il y a forcément une raison, approuva Edwige, à qui son cousin avait montré la lettre dès que le professeur avait fini de le reprimander.

Jean se détourna.

— Peut-on parler d'autre chose ?

— Pas du tout ! rigola Elvin. Qu'est-ce que tu as fait, Jeannot ? Tu lui as envoyé une lettre d'insultes ?

— Ce n'est pas drôle ! Mon père pourrait perdre son travail !

Il en avait trop dit. Les cousins lui lancèrent un regard interdit.

— J'en étais sûr ! Ce n'est pas l'histoire complète, tu y es pour quelque chose !

— Oh, Jeannot, dans quoi t'es-tu encore fourré ?

Jean trouvait la remarque d'Edwige quelque peu abusive. Il ne s'attirait pas *toujours* des ennuis.

— Ah non ? ironisa-t-elle devant sa moue contestataire. Veux-tu que l'on parle justement du fameux jeu vidéo sur l'ordinateur de ton père, alors qu'il t'avait interdit d'entrer dans son bureau ?

— Il ne l'a pas su, remarqua Jean.

— Pas encore, se moqua Elvin. Par contre, il a su que tu as espionné le

prof d'Histoire pour savoir quelle note il allait mettre à ta dissertation, puisque tu t'es fait enfermer dans la salle de classe et qu'il a dû venir te délivrer !

Les cousins éclatèrent de rire.

— Je pense qu'il n'a pas non plus oublié la fois où tu as emporté le livre de comptes de la secrétaire du lycée par erreur et qu'elle t'a poursuivi jusque chez toi.

— C'est toi qui l'avais pris et ce n'était pas une erreur, lui rappela Jean.

— Mais c'est ce qu'on a raconté à tes parents.

— Je n'y étais pour rien !

Elvin riait tellement qu'il en avait les larmes aux yeux, tandis qu'Edwige reprenait son sérieux.

— Cette fois aussi, tu n'y es pour rien, Jeannot ?

Elle le regardait d'un air sévère et Jean se tortilla sur sa chaise. Il se concentra sur sa purée de pommes de terre pour éviter de croiser ses grands yeux bleus accusateurs.

— Cette fois, c'est moi qui devine, annonça Elvin qui reprenait contenance. Il est venu chez vous voir ton père, tu les as espionnés et tu t'es fait prendre !

Jean en resta immobile, sa fourchette suspendue en l'air entre son assiette et sa bouche. Son ami n'avait pas tout deviné, mais il était vraiment proche de la vérité.

Son père travaillait au CNA et, la veille, Jean avait dû lui apporter au bureau sa mallette, oubliée à la maison.

— Il n'était pas seul. Jones parlait dans son bureau !

La remarque aurait pu paraître anodine. Sauf que le père de Jean n'était qu'un simple astrophysicien, qui ne fréquentait pas les mêmes sphères que le directeur du Centre. À sa connaissance, il ne lui avait jamais adressé la parole auparavant.

— Attends attends attends, l'arrêta Elvin. Comment tu sais que ton père était avec BigBoss ? Tu les as vus ?

— Pas tout à fait. Entendus, plutôt.

— Jeannot ! s'indigna Edwige. Tu as écouté à la porte !

— Ils hurlaient, se justifia-t-il.

— Comment tu sais que c'était BigBoss ? insista Elvin.

— Il a ouvert la porte, admit Jean.

Son ami grogna.

— C'est ce que je disais, tu t'es fait prendre !

— Je ne pensais pas qu'il m'avait vu ! Il est sorti en claquant la porte et a traversé le couloir à toute allure.

Les trois amis échangèrent un regard consterné. Jean avait cessé de manger et il poussait sa purée du bout de sa fourchette.

— Tu n'as rien entendu d'autre ? demanda Elvin. De quoi ils parlaient ?

— Au début, seulement d'astéroïdes, de propriétés de densité de la

roche, ou je ne sais trop quoi, expliqua le lycéen en fronçant les sourcils pour se rappeler les détails. C'est la spécialité de mon père et il peut vraiment être passionné quand il en parle. J'ai failli entrer, mais c'est ensuite qu'il s'est mis à crier.

— Ton père ? s'étonna Edwige. Je ne l'ai jamais entendu hausser le ton.

Jean hocha la tête. C'était effectivement extrêmement rare. Même le carnet de comptes volé n'avait pas déclenché une telle réaction.

— Ensuite, Jones a répondu. Il ne parlait pas aussi fort, mais j'ai entendu les mots « moyens de pression » et quelque chose à propos de conditions de vol pour un départ imminent.

— Quelqu'un fait du chantage au directeur pour qu'il... envoie un vaisseau dans l'espace ? proposa Edwige.

— Ça n'a pas de sens, soupira Elvin en se tenant la tête.

Jean haussa les épaules. Il ne s'y connaissait pas plus en astéroïdes qu'en voyages spatiaux.

— Rien qui puisse nous aider à te défendre, en tout cas, résuma son ami.

Le garçon secoua la tête. Il était bien d'accord, la situation semblait sans espoir.

— Tu n'es peut-être pas obligé d'y aller, suggéra Edwige d'une petite voix.

— Ed, il est convoqué par le directeur du plus grand centre spatial de la planète, lui rappela son cousin. Bien sûr qu'il est obligé d'y aller !

— Mais qu'est-ce qu'il va lui dire ?

Le cœur de Jean fit un bon dans sa poitrine. Qu'allait-il bien pouvoir inventer pour se sortir de cette impasse ? Il était effectivement tenté de ne pas se présenter au rendez-vous et de se cacher au fond d'un trou jusqu'à la fin des temps.

## **2158 - 11 JANVIER - 13 HEURES 30**

Les cours de l'après-midi reprirent et Jean Martin ne sut pas de quoi ils retournèrent. Ses oreilles bourdonnaient et son cerveau avait perdu sa capacité à comprendre de quoi le professeur parlait. Il ne vit que les petits mots de réconfort que ces amis lui glissèrent en douce sous la table.

*Vas-y au bluff*, écrivait Elvin Mélac. *Dis-lui que tu ne sais ABSOLUMENT pas de quoi il parle.*

*N'écoute pas mon cousin !* disait Edwige Mélac de son écriture appliquée. *Je suis sûre qu'il t'a conseillé de mentir et rien ne vaut l'honnêteté.*

— Merci, chuchota sarcastiquement Jean.

Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait probablement appliqué la technique de l'autruche et se serait planqué dans sa chambre. Toutefois, il ne connaissait pas les répercussions que l'incident pourrait avoir sur son père. Il n'aurait jamais soupçonné que ce dernier puisse parler à Jones, et encore moins se disputer avec lui. Il ne voulait pas qu'il ait des ennuis à cause

d'un fils un peu trop curieux. Il irait donc à l'entretien. Et il s'excuserait platement jusqu'à avoir l'assurance que son père ne perdrait pas son travail.

— Donc tu vas t'écraser devant BigBoss, résuma Elvin à la sortie des cours, quand Jean lui confia sa brillante idée.

— El ! Que veux-tu que je fasse d'autre ?

— C'est très simple. D'abord, tu ne reconnais absolument pas les faits. Ensuite, tu détournes son attention avec une petite flatterie bien placée du style : « Je suis un fan, j'ai lu tous les tabloïdes sur vous ». Enfin, tu parles d'engins volants tout le reste de l'entretien.

Edwige et Jean en restèrent bouche bée.

— Il a de l'entraînement, expliqua la jeune fille. Avec tous les mensonges qu'il sert à ses parents, il pourrait rédiger un manuel de la supercherie.

Les adolescents firent le trajet entre le lycée et la maison de Jean à pied. Les cousins venaient chez lui presque tous les jours pour faire leurs devoirs, ou pour faire semblant de les faire, et en profiter pour jouer à des jeux interdits dans la maison vide. Car si Jean se situait presque toujours dans la moyenne, il avait une particularité qui faisait bien des envieux : il était enfant unique. Un cas extrêmement rare sur Mars. Les habitants de Kepler avaient plutôt tendance à considérer qu'il était de leur devoir de peupler la planète. Edwige avait cinq frères et sœurs, Elvin quatre, c'est pourquoi ils préféraient le calme de la maison de Jean.

— Combien de temps faut-il pour aller au CNA ? demanda la jeune fille.

— quinze minutes, répondit Jean en ouvrant la porte d'entrée. Je voudrais y aller en avance pour faire bonne impression.

— Pour faire le lèche-botte, sous-titra Elvin doucement.

Jean l'ignora et s'affala sur son canapé où il comptait passer l'heure d'attente qui lui restait. Sa maison n'était pas très grande et assez spartiate : le canapé prenait la majeure partie du salon et faisait face à une télévision en deux dimensions ; une petite cuisine jouxtait l'entrée et donnait sur la salle à manger ; sa chambre se trouvait à l'étage, comme la suite parentale, le bureau et la salle de bain commune.

— Tes parents ne sont pas là ? demanda Edwige.

Les parents de Jean n'étaient jamais là, mais la jeune fille posait la question tous les jours.

— Non. Ils travaillent.

Ce jour-là, la question rituelle fut suivie d'une autre qui l'était beaucoup moins :

— Ils ne t'emmènent pas au CNA ?

L'adolescent secoua la tête. Même si son père travaillait sur place, il n'avait pas souhaité l'accompagner.

— Mon père préfère que j'y aille seul. Il a dit à ma mère de ne pas ve-

nir avec moi. Elle a longuement insisté, alors il s'est fâché jusqu'à ce qu'elle cède. Ils étaient tellement furieux tous les deux quand la convocation est arrivée dans notre boîte aux lettres !

— Après toi ?

— Même pas. Ils en avaient surtout après Jones ! Ils ont dit que c'était inadmissible de m'inviter à un entretien, moi, et pas eux. Mais que si Jones voulait me voir seul, je devais y aller seul.

— C'est étrange, réfléchit Elvin en se massant les tempes. Tu n'es pas un peu jeune pour aller tout seul à un entretien ?

— Il ne va pas y aller tout seul, nous venons avec lui, lui rappela Edwige.

Les cousins avaient proposé de l'accompagner dès qu'ils avaient pris connaissance du contenu de la lettre.

— Je ne pense pas que l'on compte beaucoup, maugréa le garçon. Ce sont rarement tes amis de classe qui t'accompagnent chez le directeur d'école quand tu es convoqué !

— Tu en sais quelque chose...

— Je suis incompris par les professeurs !

## **2158 - 11 JANVIER - 15 HEURES 10**

Jean Martin ne put rester très longtemps assis dans le salon, car Elvin Mélac avait allumé la télévision et regardait TV Sciences. La présentatrice vedette, Leïla Moris, se tenait devant le siège du Parlement, dans le centre-ville de Kepler. Le vent battait ses cheveux noirs bouclés dans tous les sens, tandis qu'elle continuait sa présentation.

— Le débat de ce soir devrait porter sur le Centre National d'Astronautique, disait-elle. De plus en plus de voix dans l'opposition reprochent au président Johnson le budget alloué la semaine dernière au CNA pour l'année à venir. Le leader de l'opposition, M. Xuan, a prononcé hier soir un discours controversé en faveur de la redistribution de ce budget vers les ministères de l'Éducation et de la Santé. À quelques mois des élections, la tension devrait de nouveau être à son comble ce soir.

L'adolescent se leva et s'empressa de rejoindre la cuisine pour préparer un gouter aux cousins et surtout leur cacher l'angoisse qui lui tordait les entrailles. Il ne voulait pas entendre parler de politique et encore moins de celle du Centre. Décidément, tout le monde s'était passé le mot pour lui rappeler la réprimande qu'il allait subir dans moins de deux heures maintenant.

Il beurrerait des toasts quand Edwige le rejoignit et posa une main sur son bras.

— Tu t'inquiètes trop, affirma-t-elle. C'est sûrement un signe ! Tu rêves de devenir astronome et tu vas rencontrer le plus grand directeur du CNA de tous les temps.

Le garçon secoua la tête, mais il s'agissait du second aspect de la situa-



tion qui le terrorisait le plus. Il allait gâcher ses chances d'intégrer le CNA avant même de passer son bac.

— Peut-être qu'il a eu des retours positifs sur toi après le stage que tu y as fait l'été dernier.

— Ed, un directeur de Centre ne s'occupe pas de simples stagiaires. Même si c'était le cas, il pourrait à présent ajouter la compétence *Écoute aux portes* dans mon CV.

Elle lui sourit en lui tapotant la main.

— Je suis sûre que c'est un signe.

— C'est bientôt prêt ? demanda Elvin depuis le salon. J'ai faim !

Edwige et Jean échangèrent un regard exaspéré.

— Je n'amène le gouter que si tu éteins cette télévision, monnaya ce dernier.

— Dommage, ça devenait intéressant.

Elvin s'exécuta de mauvaise grâce, trop affamé pour protester plus longuement.

— Tu ne devrais pas aller te changer ? s'enquit-il en se jetant sur une tartine.

— Me changer ?

— Eh bien oui, tu ne vas pas y aller dans tes habits d'écolier morveux ?

Jean s'examina. Il portait un pantalon gris et un tee-shirt noir, et il ne voyait pas comme cela pouvait être incorrect.

— Ce n'est pas classe ! s'indigna son ami. Il faut montrer à BigBoss que tu es sérieux et mature !

Comme l'adolescent n'avait pas de costume, ils dévalisèrent l'armoire de son père pour en trouver un à sa taille.

— C'est trop grand, gémit Jean dans le plus petit qu'il essaya.

Edwige lui roula les jambes du pantalon noir vers l'intérieur pour qu'il puisse tenir debout. Toutes leurs tentatives de faire de même avec les manches de la veste assortie échouèrent.

— Tu n'auras qu'à la porter au bras, simplifia Elvin.

— Je ressemble à un plumeau, maugréa Jean.

— Tu fais plus vieux, tenta de le rassurer son ami.

Jean protesta. Il était hors de question de se ridiculiser davantage devant Jones. Il s'apprêtait à reprendre ses habits initiaux quand il aperçut sa montre.

— El, Ed, c'est l'heure !

## **2158 - 11 JANVIER - 16 HEURES 08**

Les adolescents se précipitèrent à l'extérieur. Ils ne pensèrent ni à fermer la porte de la maison ni à ramasser la veste de costume si méticuleusement choisie.

— Par ici ! les appela Jean Martin.

Il devança les cousins dans une petite ruelle pavée, bordée de maisons

en briques rouges. Il avait toujours vécu dans ce quartier résidentiel de la ville de Kepler et il en connaissait tous les raccourcis. Pourtant, quand il atteignit l'arrêt de la navette, le bus électrique s'éloignait au loin, les panneaux solaires sur son toit complètement dépliés.

Pour couronner le tout, le garçon s'était tordu la cheville plusieurs fois et sentait un énorme point de côté lui transpercer les côtes.

— On l'a ratée !

— La prochaine est dans dix minutes, le rassura Edwige qui consultait les horaires. Pas de panique !

— Génial ! ironisa Elvin.

Il s'assit rageusement contre la façade de la maison la plus proche. Une pluie de poussière de briques rouges se déversa sur lui quand il heurta le mur et il se releva en jurant.

Jean avait envie de se rouler en boule et de pleurer toutes les larmes de son corps. Que se passerait-il s'il arrivait en retard à un entretien qui s'annonçait déjà fort désagréable ? Sans compter que sa chemise collait maintenant à sa peau trempée de sueur et qu'il n'avait pas pensé à en prendre une seconde de rechange. Il songea à rejoindre l'arrêt d'une des autres navettes qui desservaient le Centre, mais elles étaient toutes trop loin pour lui permettre de rattraper du temps.

Contrairement aux principales institutions du pays, le CNA ne se situait pas dans les quartiers luxueux de l'hypercentre. Le nombre de bâtiments, de hangars et la présence des pas de tir de la base spatiale ne l'auraient pas permis. Le siège s'était donc établi dans une grande plaine plus au sud, et un ballet de véhicules y transportait chaque jour les milliers de personnes qui y travaillaient.

La navette B12 arriva enfin et les adolescents se ruèrent à l'intérieur. Presque vide à cette heure de l'après-midi, le bus ne contenait que quelques employés qui leur jetèrent des regards curieux.

— Ils les embauchent de plus en plus jeunes, rigola doucement l'un d'eux.

Jean et ses amis prétendirent n'avoir rien entendu et s'installèrent sur les sièges du fond. Le garçon colla son front à la vitre et ferma les yeux.

— Je sais bien qu'on va être en retard.

— Mais non, insista Edwige. Il nous reste plus de quarante minutes !

— Regarde le paysage et détends-toi, conseilla Elvin. BigBoss va le sentir, si tu es trop inquiet.

Jean soupira. Il suivit tout de même le conseil de son ami et se concentra sur le paysage. Les maisons en briques rouges cédèrent bientôt la place à de grands bâtiments en ciment gris, et soudain, ils sortirent de la ville. La plaine caillouteuse s'étendait à perte de vue. Des rochers écarlates, ocre et marron, de toutes tailles, jonchaient le sol des deux côtés de la route, sans une seule tache de végétation pour briser l'uniformité du paysage. En cette fin d'après-midi, le soleil baissait sur l'horizon, allongeant les ombres de

chaque monticule en un monstre sombre prêt à bondir.

Soudain, Edwige se leva.

— Jean, regarde !

Les bâtiments du CNA venaient de rompre la ligne nette de l'horizon. Des dizaines de constructions grandissaient à vue d'œil alors que la navette B12 s'en approchait. Le soleil disparut derrière l'une d'entre elles et l'immensité du Centre apparut en ombres chinoises sur le ciel jaune, renforcée par le plat de la plaine.

Les cousins, qui n'étaient plus venus au CNA depuis la visite scolaire l'année de leurs dix ans, se collèrent à la vitre, buvant du regard cette apparition gargantuesque.

— C'est tellement... balbutia Edwige.

— ... grand, compléta son cousin.

Le terminus se situait sur une petite butte qui surplombait le Centre. La navette s'arrêta et ils en descendirent machinalement, ébahis par les dimensions du lieu. Les autres passagers les dépassèrent rapidement, se hâtant de rejoindre leurs bureaux.

Devant eux, un écran en trois dimensions surplombait l'immense portail blanc qui marquait l'entrée du CNA. Les adolescents purent y voir un vaisseau spatial aux surfaces rutilantes tracer les mots *Centre National d'Astronautique* en décollant. Ils eurent un mouvement de recul en le voyant foncer dans leur direction. Bien sûr, il ne s'agissait que d'une illusion.

— Bienvenue au CNA, murmura Jean.

Il sentit un frisson descendre le long de son dos.

**2158 - 10 JANVIER - 12 HEURES 30**

Le jour précédent, Raymond Jung observait Lynda Esposito dévorer une glace trois boules au chocolat. Entre deux cuillerées, elle lui lançait des regards appuyés de ses beaux yeux verts. Ils éclatèrent de rire ensemble. La jeune femme avait gagné cette récompense gourmande en le battant au tennis. Atablée au café du club, elle dégustait son dû au soleil, sur la terrasse.

Son partenaire ne regrettait pas sa défaite. Il ébouriffa ses cheveux bruns encore mouillés de sa douche. Ils rirent de plus belle, alors qu'il lui adressait son plus beau clin d'œil. Ses joues se creusèrent en deux fossettes symétriques qui vinrent accentuer l'éclat de bonheur de sa mine réjouie.

— Je dérange ?

L'homme qui venait d'arriver était habillé d'un long manteau noir. Il abritait son visage du soleil à l'aide d'une mallette d'ordinateur. Derrière ses lunettes rondes, de profonds cernes attestaient de son manque de sommeil.

— Denis !

Raymond se leva et accueillit son ami d'une accolade.

— Tu connais Lynda ? On fait du tennis ensemble.

Denis Grant hocha la tête, sans sourire. Il jeta un bref coup d'œil à la jeune femme avant de fixer ses pieds.

— Assieds-toi !

— Ray, je dois te parler...

Raymond tira une chaise et la tapota. Son ami s'y assit en soupirant. Il ne répondit pas aux questions polies de Lynda.

— Je suis simplement venu te parler, Ray. On doit y aller, en fait.

La jeune femme lança un regard désemparé à son partenaire de tennis. Puis elle prit sa glace et indiqua qu'elle allait attendre à l'intérieur.

— Denis ! s'indigna Raymond dès qu'elle s'éloigna. J'étais au milieu d'un truc important, là !

— Oui, j'imagine !

Ils échangèrent des regards de reproche.

— Vraiment !

— C'est notre chef qui m'envoie te chercher !

Le joueur de tennis secoua la tête. Il montra sa chemise froissée d'une

main et le café de l'autre.

— C'est mon jour de repos.

— Plus maintenant !

L'homme soupira.

— Pars devant, je te rejoins.

Denis hésita un instant, puis acquiesça.

— Je t'attends dans le rover.

Raymond n'attendit pas le départ de son collègue pour retrouver Lynda près du bar.

— Tu dois y aller ?

— Oui, mais pas tout de suite.

Raymond se sentit rougir et dissimula son trouble grâce à une boule de chocolat glacée.

## **2158 - 11 JANVIER - 16 HEURES 36**

Jean Martin balaya la plaine du regard. Sous ses yeux se dressait le CNA. Dans toute la zone délimitée par une clôture de métal blanc s'élevaient d'immenses hangars. Près de l'arrêt de la navette, un carré de bâtiments de verre réfléchissait les rayons du soleil. L'immeuble le plus proche laissait entrevoir des jardins derrière, grâce à une arche percée dans la face nord. Au centre, une gigantesque tour coiffée d'un dôme de verre reliait les autres édifices par des passerelles, surplombant le tout de plusieurs étages.

— C'est bien là que se font les observations célestes ? se souvint Edwige.

— À l'origine, oui, mais les lumières de la ville de Kepler les perturbent trop, à présent, expliqua Jean. Pour les quelques expériences scientifiques menées ici, il faut les éteindre. Sinon, il y a des dizaines d'autres observatoires sur toute la planète qui ont pris le relai.

— Et les bâtiments ?

— Ils abritent les différents bureaux, laboratoires, salles d'entraînement, de formation, de conférences...

— On ne voit même pas de vaisseau ! maugréa Elvin.

— Le CNA est plus grand que la ville de Kepler. On n'aperçoit pas les pas de tir d'ici, ni même l'extrémité de la zone principale.

Juste après le portail d'entrée se trouvait un poste d'accueil par lequel passaient tous les employés. Les portes automatiques s'ouvraient sur des guichets derrière lesquels des agents de sécurité vérifiaient l'identité des visiteurs. Les murs étaient presque entièrement couverts d'écrans sur lesquels on pouvait observer l'intégralité du site. D'une simple pression des doigts, le personnel indiquait quelle zone afficher ou écouter, tandis que les caméras et micros les plus proches transmettaient les informations.

Il y régnait une effervescence que Jean n'avait encore jamais vue en plusieurs années de visite au bureau de son père. Les agents, plus nombreux que d'habitude, parlaient rapidement dans leurs oreillettes.

Celui qui leur fit signe d'approcher n'échappait pas à la règle. Absorbé dans sa conversation, une main plaquée sur son micro, il les regardait à travers des lunettes de communication. Jean lui tendit sa convocation, se demandant s'il devait justifier la présence de ses amis.

— On l'accompagne, expliqua Elvin, plein d'assurance, avant que Jean ait pu se décider à dire quoi que ce soit.

Les cousins firent tous les deux des sourires innocents d'enfants sages. L'employé examina le document à travers l'image sur ses verres connectés. Il les fit patienter le temps de terminer sa conversation.

— Je dois confirmer votre présence avec le directeur.

L'agent activa un bouton sur la branche de ses lunettes, sur lesquelles le logo du CNA – un vaisseau atterrissant sur la planète Mars – apparut.

Avant même que les adolescents puissent s'inquiéter d'un éventuel refus, le garde hochait la tête.

— M. Jones a accepté votre demande d'accompagnateurs. Voici vos bracelets visiteurs. Vous devez vous présenter à l'accueil central. On vous y expliquera comment rejoindre les bureaux de la direction.

Jean acquiesça et ils s'empressèrent de franchir le sas d'entrée en insérant leurs bracelets dans le lecteur dédié.

— On n'a même pas un seul ordinateur en classe et ils ont des lunettes de communication, des écrans en trois dimensions et des portes automatiques, ronchonna Elvin.

— Tu n'as encore rien vu.

— Par contre, la sécurité laisse à désirer. J'aurais jamais cru qu'il allait nous laisser entrer !

Jean ne releva pas les paroles de son ami. Il se demandait s'il franchissait l'arche d'entrée du CNA pour la dernière fois.

— Impossible ! s'écria Elvin.

Alors que les hangars disparaissaient derrière les bâtiments, les cousins venaient de repérer les jardins. Dans l'espace délimité par les édifices avait été construit le plus grand parc de la ville de Kepler et peut-être même de tous les États Fédérés. Des centaines de plantes y avaient été plantées, leurs noms et leurs informations défilant sur de petites consoles surmontées de panneaux solaires. Une équipe entière de jardiniers était affectée à l'entretien de ces jardins et ils virent passer l'un d'entre eux dans une combinaison isolante.

— Comment ils peuvent faire pousser autant d'espèces différentes ? s'étonna Elvin après s'être penché sur les étiquettes les plus proches.

— Notre grand-mère a essayé pendant des années d'avoir un potager, mais la terre est trop pauvre, compléta Edwige.

Jean secoua la tête. Il ne connaissait pas le secret de ces jardins. Il s'était tellement habitué aux quasi-miracles du CNA qu'il en venait à croire que tout y était possible. En témoignait la petite mare bordée du magnifique sol pleureur. Ses branchages trempaient doucement dans l'eau

grise, ondulant sous le vent.

— Un arbre ! reconnu Elvin. Sérieusement ?

Les cousins n'avaient jamais vu d'arbre auparavant. Seulement des buissons de culture dans une entreprise spécialisée, lors d'une visite scolaire. Comme ils ne pouvaient pas s'en approcher à moins d'une dizaine de mètres, ils collèrent leurs visages au grillage pour avoir une meilleure vue.

— Cet arbre n'était pas là quand on est venus avec l'école, remarqua Edwige.

— Oui, il a été planté ici il y a quelques années, lut Jean sur la pancarte électronique. Quand Johnson est devenu président.

Jean se rappelait sa première visite au CNA avec nostalgie. À l'occasion de son huitième anniversaire, son père l'avait conduit au Centre pour la première fois. L'enfant qu'il était alors s'était juré qu'il suivrait lui aussi cette voie et qu'il deviendrait un jour un astronome célèbre.

Depuis, il avait grandi et il comprenait à présent la difficulté de ce qui lui semblait auparavant un jeu amusant. Il était persuadé qu'il n'était pas assez intelligent et qu'il ne pourrait pas tenir sa promesse. Au fond de lui, cependant, un vague espoir demeurait, résistant à toutes les tentatives de Jean de le déloger. Cet espoir allait probablement s'évanouir définitivement avec cette confrontation. Malgré toutes ses certitudes, il se sentit un peu triste.

## **2158 - 11 JANVIER - 16 HEURES 45**

À quinze minutes du rendez-vous, la nervosité de Jean Martin s'affichait clairement sur son visage. Pourtant, ses amis ne semblaient pas décidés à quitter les jardins.

— Jeannot, il y a une fontaine ! s'écria Edwige Mélac. Une vraie fontaine, avec de l'eau qui coule !

— C'est agaçant, ta manie de compter les jours, les minutes et même les secondes avant chaque événement important, grogna Elvin Mélac. Je ne serais pas surpris si tu avais un décompte des jours qui nous séparent du bac, dans ta chambre.

Jean rougit, car il avait effectivement compté les jours avant leur examen final dans plus de deux ans. Bien sûr, il n'était pas près de l'admettre. À la place, il se plaça entre les cousins et la fontaine.

— On pourra l'admirer au retour. Je suis sûr qu'il y a plein d'autres choses étonnantes à l'intérieur.

Elvin le considéra un moment pour savoir s'il mentait ou non, puis il hocha la tête. Jean n'eut cependant pas le temps d'être soulagé, car une bourrasque balaya le Centre et une giclée d'eau de la fontaine l'aspergea.

Après cela, il fut extrêmement difficile d'arrêter le fou rire de son ami. Edwige se précipita pour aider Jean, mais le dos de sa chemise était trempé et il n'avait toujours pas de veste pour le cacher.

— Tu es maintenant un plumeau mouillé ! articula son ami avant de

s'écrouler de rire.

Edwige lui jeta un regard mi-amusé, mi-exaspéré.

— Allons-y. Jeannot a rendez-vous avec son destin.

Les adolescents entrèrent dans le bâtiment sud où se situait l'accueil principal. L'hôtesse conversait déjà avec un petit homme brin et trapu. La femme était grande, les cheveux coupés en un carré court, et Elvin la fixait comme s'il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi élégant. Elle tentait pourtant de garder un sourire professionnel alors que son interlocuteur vociférait sur l'urgence de sa requête. Jean échangea un regard surpris avec Edwige et ils se détournèrent d'un commun accord par politesse, tandis que leur ami continuait à fixer la scène de ses yeux verts perçants.

La jeune fille donna un coup de coude dans les côtes de Jean et lui montra une femme aux cheveux bruns et bouclés un peu plus loin.

— C'est la journaliste de TV Sciences !

Le garçon s'étonna un moment de la présence de Leïla Moris au CNA, puis il s'aperçut que ce n'était pas réellement elle, mais un hologramme, retransmettant les informations du jour.

— Ils ont des hologrammes ! articula Edwige, éberluée. On dirait de vraies personnes.

Jean hocha la tête : la ressemblance était effectivement saisissante. En plissant les yeux, il distinguait un léger scintillement du projecteur, rien de plus. Il aurait fallu qu'il passe sa main au travers de l'image pour se persuader qu'elle n'était pas tangible.

L'homme devant eux finit de vociférer, puis s'éloigna d'un pas vif. L'hôtesse remit en place quelques mèches de ses cheveux blonds et les accueillit d'un sourire, les incitant à s'approcher.

— Que puis-je faire pour vous ? demanda-t-elle en découvrant des dents aussi blanches que possible.

Jean lui tendit sa convocation en l'interrogeant sur l'emplacement du bureau du directeur.

— Vous devez monter au troisième étage par l'ascenseur, suivre le couloir sur deux-cents mètres, prendre à droite, puis la deuxième à gauche. Vous verrez, on ne peut pas le manquer.

Ils la remercièrent puis s'éloignèrent en direction de ce qui leur semblait être l'ascenseur, qu'ils ouvrirent à l'aide de leurs bracelets.

Toutefois, il s'avéra, une fois les portes passées, que ce n'en était pas un. Ils se tenaient au milieu d'une salle aux larges fenêtres, qui éclairaient d'une vive lumière blanche des tables d'étude. Sur chacune d'entre elles, des dizaines de moniteurs affichaient des milliers de lignes de code qui défilaient sous leurs yeux ébahis sans qu'ils aient la moindre idée de ce qui était calculé. Ce qui ressemblait à un véritable morceau de vaisseau spatial reposait au milieu de la pièce. Si Jean avait dû deviner, il aurait dit que c'était une partie d'un moteur, mais il n'en était pas sûr.

— La galère, soupira Elvin.



— Rien de grave, ajouta rapidement Edwige qui avait aperçu le regard affolé de Jean. On va juste revenir sur nos pas.

— Justement, c'est ça, la galère...

— Ne me dis pas que tu râles parce qu'il faut faire dix mètres de plus !

— Non, je râle parce qu'on vient de franchir un sas à sens unique.

Edwige et Jean lancèrent un regard incrédule vers la porte fermée derrière eux. Effectivement, quand ils passèrent leurs bracelets dans le détecteur, l'accès leur fut refusé.

— Il ne reste que dix minutes ! s'écria Jean.

— Ne nous affolons pas ! tenta de le raisonner Edwige. L'important, c'est de rester calmes.

— N'importe quoi, railla Elvin. L'important, c'est de trouver une sortie, qu'on soit affolés ou non.

Les adolescents s'empressèrent de faire le tour de la pièce, qui, selon toute logique, devait avoir une issue. Au fond, ils trouvèrent en effet un autre sas ; il s'ouvrit sur leur passage. Ils débouchèrent ensuite sur un couloir d'un blanc d'hôpital donnant accès à plusieurs portes alignées de part et d'autre.

— Tu avais raison, Jeannot, c'est un vrai labyrinthe ! On n'est là que depuis quelques minutes et on s'est déjà perdus !

Elvin semblait ne s'être jamais autant amusé de sa vie.

## **2158 - 11 JANVIER - 16 HEURES 55**

Les adolescents suivirent le couloir, n'osant ouvrir les portes de peur de rester coincés à nouveau. Ils couraient pour tenter de retrouver leur chemin avant l'heure fatidique, mais les couloirs s'ouvraient toujours sur de nouveaux couloirs sans la moindre trace d'ascenseur. Et quels couloirs c'étaient ! Des écrans géants recouvraient les murs de la plupart d'entre eux, des maquettes de vaisseaux pendaient des plafonds, et des haut-parleurs rediffusaient des enregistrements de décollages ou de missions en cours. Jean sentait que les cousins auraient voulu s'arrêter pour regarder les vidéos promotionnelles, mais par égard pour lui, ils n'en firent rien.

— Stop ! s'écria soudainement Elvin Mélac. Je crois qu'on est déjà passés ici.

— Impossible, se lamenta Jean Martin.

— Là, un ascenseur ! s'exclama Edwige Mélac.

— Tu es sûre que c'est pas un sas, cette fois ? demanda Elvin, qui ne se rappelait que trop bien leur précédente mésaventure.

— C'est marqué !

Si le mot *Ascenseur* n'avait pas été inscrit, Jean aurait cru que des travaux étaient en cours. Sous l'inscription, il y avait bien une ouverture, mais ce n'était que cela, une ouverture. Et du vide, rien que du vide.

Elvin passa prudemment la tête à l'intérieur.

— Il n'y a rien du tout. Je vois jusqu'aux fondations du bâtiment.

Les adolescents échangèrent un regard interdit. Jean était à présent au bord de la panique. Son rendez-vous débutait dans quatre minutes et, s'ils ne trouvaient pas rapidement une solution, il allait se retrouver dans une situation bien pire que celle-ci.

Edwige examinait les rebords de l'ouverture d'un regard curieux, en se tenant si proche du bord que Jean se rapprocha d'elle pour la rattraper si elle venait à basculer. Elvin lisait les pancartes les plus proches à la recherche d'une solution.

— Il est indiqué que c'est une UltraSphère. Ça n'aurait tué personne d'ajouter un mode d'emploi.

— Tant pis, s'affola Jean, on va bien trouver un ascenseur traditionnel plus loin.

Il commençait à s'éloigner quand il s'aperçut qu'Edwige ne se tenait plus à ses côtés. Avant même qu'il ait pu crier un avertissement, elle avait sauté à pieds joints dans le trou béant.

— Tu vois, c'est un signe !

Elle se tenait au milieu du vide, immobile. Une force inconnue la maintenait en place. Jean resta bouche bée, les yeux fixés sur les pieds d'Edwige posés sur l'air. Timidement, il la suivit, un pied après l'autre, comme pour tester si le vide de la cage d'ascenseur restait bien solide.

— C'est dément, murmura Elvin.

Il s'engouffra tout de même à l'intérieur d'un pas mal assuré.

— La galère ! Il n'y a évidemment pas de boutons.

— Je rêve, souffla Jean.

Ils eurent beau tourner sur eux-mêmes, il n'y avait aucune trace de panneau de commande, seulement les murs blancs de la cage d'ascenseur.

— Il faut peut-être une télécommande, proposa Elvin.

— L'hôtesse n'en a pas parlé ; elle a seulement dit : « au troisième étage, en sortant »...

Soudain, ils sentirent l'édifice s'élever doucement. Edwige sourit.

— Il fallait juste dire où on voulait aller !

— C'est classe ! s'enthousiasma son cousin.

Jean n'avait pas le temps d'être impressionné. Il regardait l'heure comme si sa vie en dépendait.

Ils débouchèrent sur un nouveau couloir aussi blanc que les précédents. Malheureusement toujours aussi vide.

— Où ils sont, tous les gens qui travaillent ici ? maugréa Elvin. Ils ne se baladent donc jamais un peu hors de leur bureau pour voir s'il n'y a pas des gens perdus à renseigner ?

— Elle a dit de prendre à droite après deux-cents mètres, rappela Edwige sans relever les paroles de son cousin.

Ils arrivèrent en effet à une intersection. Ils suivirent les instructions de l'hôtesse et tournèrent à droite puis à gauche. Mais la porte qu'ils trouvèrent en face d'eux n'indiquait pas le bureau du directeur.

— Je suppose qu'il n'y a pas écrit « Hygiène » sur sa porte, railla Elvin. Ou alors, il a beaucoup d'humour !

— Elle avait dit que c'était facile à trouver ! se lamenta Jean.

Les trois amis décidèrent de faire demi-tour – puisqu'ils n'avaient pas d'autres choix. Ils tentèrent de trouver un autre embranchement qu'ils auraient manqué et qui aurait été la source de leur erreur. Il s'avéra qu'ils n'en avaient pas commis et que ce bureau demeurerait totalement introuvable.

— Cette fois, on est vraiment perdus, soupira Edwige.

— Dans tous les sens du terme, ajouta Jean.

L'heure du rendez-vous était dépassée et Jean fixait sa montre, comme si son regard avait le pouvoir de lui faire remonter le temps.

— Qu'est-ce que vous faites là ? rugit une voix derrière eux.

Les adolescents sursautèrent et se retournèrent d'un même mouvement. Une jeune femme, portant l'habit bleu du service de nettoyage et ressemblant exactement à l'hôtesse d'accueil de l'entrée, se tenait en face d'eux, un balai à la main, la colère transparaissant dans ses yeux.

— Ce couloir est strictement interdit au public ! Je venais de le nettoyer avant que vous y mettiez vos gros pieds boueux !

— Excusez-nous, mais nous cherchons le bureau de M. Jones, nous nous sommes perdus...

La jeune femme lui lança un regard sceptique. Jean dut lui montrer sa convocation pour qu'elle les croie.

— Je n'ai aucune idée de l'emplacement du quartier du directeur. Moi, on me dit juste à quel endroit il faut frotter ! Par contre, l'accueil de ce département se situe juste à côté, la première à droite dans cette direction. Là, ils pourront vous renseigner.

Ils la remercièrent, s'excusant encore une fois d'avoir réduit son travail à néant.

L'information se révéla exacte quand un guichet portant la mention « Accueil – troisième étage » apparut. Ils purent demander leur chemin à l'employée qui s'y trouvait – identique, elle aussi, aux deux précédentes.

— Mais vous n'y êtes pas du tout ! Vous vous trouvez ici dans l'aile est du bâtiment frontal, alors que le bureau du directeur se situe dans celui d'en face.

Les amis se regardèrent avec désespoir.

— Vous avez dû vous tromper d'ascenseur, ajouta-t-elle sur le ton de l'évidence.

## **2158 - 11 JANVIER - 17 HEURES 30**

Essoufflés et épuisés, les adolescents atteignirent enfin le quartier du bureau d'Alexander Jones en suivant les nouvelles instructions qu'ils avaient reçues. Les lettres du mot « Direction » dansaient sur le sol d'un petit salon. Elles passaient entre les pieds de fauteuils moelleux depuis les-

quels on pouvait écouter de la musique, regarder des films en trois ou quatre dimensions, et consulter l'ensemble du patrimoine documentaire humain de manière générale.

— J'en veux une ! s'exclama Elvin Mélac en se jetant sur le siège le plus proche.

Edwige Mélac et Jean Martin s'intéressaient moins aux fauteuils qu'aux modèles réduits de vaisseaux qui volaient au-dessus de leurs têtes. Le garçon chercha du regard comment ils étaient maintenus en l'air, mais il ne vit aucun mécanisme apparent. La jeune fille s'assit sur l'extrême rebord d'un canapé, comme si elle avait peur qu'il s'effondre sous son poids.

Jean se demanda brièvement s'il devait attendre ici qu'on vienne le chercher. D'un côté, il était très en retard et il était donc probable que plus personne ne l'attende. D'un autre, il n'y avait pas de porte.

— Je rêve toujours, répéta-t-il.

— Peut-être faut-il prononcer le nom du directeur à voix haute, comme dans l'UltraSphère, suggéra Edwige.

— M. Jones ? appela Jean sans vraiment y croire.

Rien ne se produisit, hormis un éclat de rire d'Elvin.

— J'aurais dû enregistrer ce moment.

Avant qu'il termine sa phrase, une assistante apparut. Alors que quelques secondes auparavant il n'y avait qu'un mur devant eux, une femme aussi blonde et distinguée que les autres hôtesse les toisait à présent avec une moue sévère.

Les cousins se levèrent d'un bond, toute fatigue oubliée.

— Je suis la secrétaire personnelle de M. Jones, déclara-t-elle avec suffisance.

Sans attendre de réponse, elle retourna dans son bureau immaculé et leur intima de la rejoindre. Les adolescents hésitèrent un moment puis franchirent le faux mur en grimaçant. Leurs craintes se révélèrent cependant infondées : ils ne sentirent aucune résistance. Seul un léger scintillement trahit leur passage. Jean n'aurait pas su dire s'il s'agissait d'un hologramme particulièrement opaque ou d'une toute nouvelle technologie. Il ne distinguait plus rien de la salle d'attente qu'il venait de quitter.

Il tendit sa convocation à l'hôtesse, trop étonné pour parler. Elle lui lança un regard outré.

— Vous êtes très en retard ! Vous étiez convoqué pour 17 heures ! C'est une honte.

Jean lui expliqua leur mésaventure, mais elle ne parut pas considérer cela comme une bonne excuse. Le fixant de son regard hautain, elle plaça une main sur son oreillette de communication.

— M. Martin est arrivé.

Elle écouta une réponse qu'ils n'entendirent pas puis annonça :

— Le directeur a l'extrême bonté de vous recevoir tout de même.

Elle désigna au fond de son bureau une porte qu'ils franchirent sans de-

mander leur reste. Jean vit Elvin toucher subrepticement les murs du couloir pour s'assurer qu'ils étaient bien solides.

— Ben quoi ? grogna-t-il en apercevant le regard perplexe de Jean. On n'est jamais trop sûr.

La porte du directeur était juste devant eux. Son nom y figurait en lettres dorées plutôt simples, comparées à la débauche technologique de la salle d'attente.

Jean posa une main tremblante sur la poignée, mais Elvin l'arrêta d'un geste.

— Attends attends, dit-il en se plaçant contre la porte, lui barrant le passage. On n'a pas élaboré de stratégie.

— Il n'y a pas de stratégie à avoir, rappela Edwige. Ça va bien se passer.

— Il ne peut pas avouer à quelqu'un d'aussi important qu'il l'a entendu s'énervé.

Jean écouta à peine ses amis. Son ventre était tellement contracté sous le coup de l'angoisse qu'il avait du mal à respirer. Les bruits lui arrivaient filtrés, comme si l'air qui l'entourait s'était soudain changé en coton. Il secoua la tête. Il aurait été incapable d'émettre le moindre son.

— On t'attend dans la salle d'attente, l'informa Edwige en le voyant verdir.

— Pense à tous les films que l'on va pouvoir regarder pendant que tu te fais réprimander, tenta de le dérider Elvin.

Ils repartirent en sens inverse, laissant Jean seul devant cette porte.

Une seconde. Deux secondes. Il tenta de prendre une inspiration profonde, mais l'air resta bloqué dans sa poitrine.

Il posa la main sur la poignée en frissonnant. La porte ne s'ouvrit pas. Il insista un moment, mais le résultat fut le même. À la place, le couloir entier disparut.

Il venait d'entrer dans le bureau du directeur du Centre National d'Astronautique.

## **2158 - 11 JANVIER - 17 HEURES 45**

Jean Martin se retrouvait dans une grande pièce aux murs blancs et au sol de carrelage gris. Alexander Jones travaillait à son bureau, le front plissé et les sourcils froncés sur le document qu'il lisait. C'était en fait lui, une heure plus tôt, qui réprimandait l'hôtesse devant eux, dans le hall d'accueil. Si Jean l'avait su, il lui aurait suffi de le suivre jusqu'à son bureau, plutôt que de le chercher dans tous les bâtiments du CNA. Il soupira en pensant à la future réaction d'Elvin. Peut-être ferait-il mieux de ne pas lui mentionner ce détail.

Le directeur semblait encore plus large assis qu'il ne l'était debout. Il portait des lunettes rondes, à verres épais, qui dissimulaient parfois ses yeux lorsqu'un rayon de soleil, entrant par la vitre située derrière lui, ve-

nait s'y refléter.

Jean se balançait d'un pied sur l'autre. Il ne savait pas si Jones avait remarqué son entrée, car il n'en montrait aucun signe. Il n'osa pas manifester davantage sa présence, de peur d'interrompre quelque chose d'important.

À la place, il se concentra sur le bureau en lui-même. La porte s'était reformée derrière lui sans qu'il s'en rende compte et le couloir avait disparu. Le directeur semblait apprécier un style spartiate, très différent de celui du Centre. Ici, il n'y avait ni vaisseaux au plafond ni écrans sur les murs nus. Il n'y avait pas d'armoire ou d'étagère. Le bureau en acier et les chaises disposées autour restaient le seul mobilier visible. Sur la table de travail trônait le CalculeTout. Jean n'en avait jamais vu auparavant et il en oublia presque où il se trouvait. Cette génération d'ordinateurs dernier cri ne se vendait pas dans le commerce. Seules les entreprises et les administrations en possédaient pour leurs employés les plus prestigieux. Au fond, le garçon trouvait cette machine tellement plus remarquable que le directeur qu'il ne vit pas ce dernier se lever.

— Bienvenue au CNA, dit Jones. Je t'attendais.

Il lui désigna une chaise en face de son bureau et Jean s'assit. L'adolescent s'attendait à ce que le directeur se rassoie, mais à la place, il se dirigea vers la porte et donna un tour de clé. Le garçon s'étonna qu'il soit possible de verrouiller une porte qui n'existait pas vraiment. Jones s'installa en face de lui, le regardant droit dans les yeux. Il avait retiré ses lunettes, laissant apparaître d'immenses yeux bruns qui semblaient l'évaluer.

— Tu en as mis du temps pour arriver jusqu'ici.

Jean se tortilla sur sa chaise. Trop intimidé pour parler, il se contenta d'un hochement de tête maladroit.

— Je t'ai convoqué à cause des événements survenus dimanche dernier au matin.

— Je sais, je ne voulais pas...

Jean se sentit soudain très mal à l'aise. Il avait failli dire qu'il ne voulait pas écouter, mais le mensonge aurait été trop apparent. Ce n'était pas la première fois que sa curiosité dévorante le plaçait dans une situation compliquée, même si cette fois-ci, il s'était surpassé.

Jones semblait lire dans les pensées de l'adolescent, car il blanchit et se leva doucement en prenant appui sur ses bras.

— Tu sais ? demanda-t-il d'un ton glacial. Comment est-ce possible ?

— Eh bien... j'ai entendu mon père et j'ai cru que...

La voix de Jean se brisa. Il se sentit au bord des larmes. Il fallait qu'il se ressaisisse ou il allait s'effondrer.

— Ton père t'en a donc parlé, quand bien même je le lui avais interdit ?

Le directeur était de plus en plus furieux et Jean de plus en plus paniqué.

— Je ne voulais pas... répéta Jean.

— Comment peux-tu refuser une telle proposition ? C'est une chance

inespérée et beaucoup sont prêts à prendre ta place !

Jean eut un mouvement de recul. Il ne savait pas de quelle proposition le directeur parlait, mais apparemment il ne fallait pas la refuser. Elle devait être alléchante. Il supposa donc qu'il ne s'agissait pas de lui interdire l'accès du CNA à tout jamais.

— Excusez-moi, en fait, je ne sais pas du tout de quoi vous parlez.

Le directeur se rassit et l'observa avec méfiance. Il fronça les sourcils et se pencha en avant, se rapprochant ainsi du garçon qui ne savait plus quoi faire ou dire.

— Que sais-tu exactement au sujet de la Mission Eurami ?

— La... quoi ? Je ne sais absolument pas ce que c'est !

Jones plissa les yeux. Il soupira puis hocha la tête.

— Que t'a dit ton père ?

— Rien du tout ! Seulement de venir ici.

Le directeur esquisça un sourire. Il s'adossa à sa chaise et remit ses lunettes.

— Bien. Je t'ai convoqué car j'ai une proposition à te faire. On pourrait même considérer qu'il s'agit d'une offre d'emploi. Je voulais te recevoir moi-même, comme je le fais pour tous mes employés.

Jean n'en croyait pas ses oreilles. Il aurait voulu lui demander de répéter, de peur d'avoir mal compris. Le directeur voulait l'embaucher et non le réprimander. C'était impossible.

— Je suis désolé, mais je pense que vous devez faire erreur. Il ne peut pas s'agir de moi...

Jones lui sourit patiemment.

— Je m'adresse bien à toi, Jean Martin. Vois-tu, j'ai un problème et je pense que tu es la personne idéale pour m'aider à le résoudre.

Il se leva une fois de plus et fit le tour du bureau pour rejoindre l'adolescent.

— Mon assistant te dressera un bilan plus détaillé de la situation. Je vais uniquement t'en expliquer les grandes lignes.

Il s'appuya contre la table et fixa Jean de ses grands yeux bruns. Il prit une grande inspiration puis déclara :

— Mars, notre chère planète Mars, va être détruite.

Fin de l'extrait,  
pour découvrir la suite,  
ruez-vous sur :

**Mission Eurami**



## L'AUTRICE

A. Prétot a grandi dans la bibliothèque de ses parents, un livre à la main. Elle a fêté ses 30 ans cette année, et pourtant, ses rêves d'enfant sont toujours là. Elle imagine des univers de SF et travaille dans le domaine du spatial.

Entre deux excursions en vaisseau, A. Prétot écrit des séries littéraires de comédie romantique. Elle aime l'humour un peu piquant sur des sujets de société.

Quand elle sera grande, elle voudrait être romancière et user de sa plume sur des sujets qui dérangent, qui inspirent ou qui font rêver.

## BIBLIOGRAPHIE

« Chronos », in *Continuum Espace-Temps*, Éditions Otherlands, 2019

« Gardien du bout du monde », in *Oiseaux de Nuit*, Éditions HPF, 2019

« Écoute la Musique du Monde », in *Orage*, Éditions Souffle Court, 2018, Prix Littérature et Musique

« Manuel d'Élevage d'Unités Humaines », in *Nutty Mars*, Nutty Sheep, 2018

## L'ILLUSTRATICE

Shin P.M. a toujours réservé une place importante pour le dessin dans sa vie. Passionnée depuis l'enfance, elle sortait rarement sans avoir de quoi coucher sur le papier ce que son imagination lui soufflait.

Diplômée dans le tourisme et ayant vécu une année au Japon, elle a gardé son amour pour ce pays dans ses illustrations.

Shin P.M. souhaite désormais élargir ses horizons et dessiner, plus seulement pour elle, mais aussi pour les autres.

Suivez-nous sur  
notre site :  
[www.editions-kelach.com](http://www.editions-kelach.com)  
et sur les réseaux sociaux :  
Facebook  
Instagram  
Twitter

Achevé d'imprimer  
en septembre 2022  
en France  
par LSF (Lighting Source France)  
1 avenue Johannes Gutenberg, 78310 Maurepas

2158. États Fédérés de Mars.

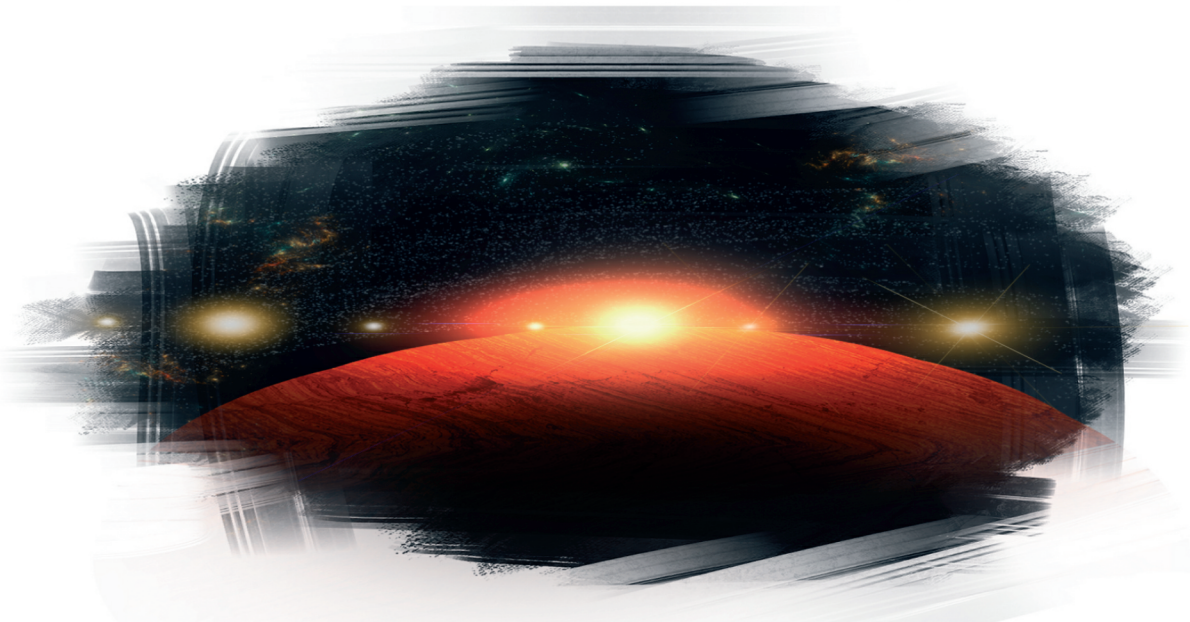
Jean Martin est un adolescent sans histoire, fan de jeux vidéos et espion à ses heures perdues, jusqu'au jour où le directeur du centre spatial en personne lui demande d'intégrer la Mission Eurami.

Objectif : échapper à la fin de la vie sur Mars et rejoindre la planète artificielle Eurami.

Passé le choc de la nouvelle, Jean n'a pas de temps à perdre : les places à bord des vaisseaux sont comptées. Il ne pourra pas sauver tout le monde et ses amis risquent d'y rester. Déchiré entre ses responsabilités et ses sentiments, l'adolescent se démène tant bien que mal pour les faire embarquer avec lui.

Mais le vaisseau est-il réellement l'endroit le plus sûr du système solaire ? Entre une compagne de vol à l'intelligence vive et décapante, des pilotes au caractère explosif, des passagers clandestins, une navette rafistolée de bric et de broc, et un sabotage, Jean doit naviguer dans les eaux troubles de menaces, accusations et complots en tout genre.

Surtout quand la Mission Eurami pourrait bien ne pas être celle que l'on croit....



*Après avoir sillonné le sud de la France, A. Prétot s'est installée en région parisienne. Ingénieure de formation, elle partage sa vie entre vaisseaux spatiaux de métal et de papier. Ses personnages lunaires, solaires ou saturniens font la joie des petits comme des grands lecteurs des littératures de l'imaginaire.*



**Éditions Kelach**  
**Collection Clairière des Mystères**

ISBN 978-2-490647-78-1



9 782490 647781